

OÙ VA LE MONDE: GRANDEUR ET DÉCADENCE DE CE SIÈCLE...

L'Histoire accélère son rythme. Chaque jour nouveau, les événements se bousculent pour accéder à un présent fugitif que le jour suivant relègue aussitôt dans les limbes d'un passé déjà révolu. Il apparaît, de plus en plus, que les peuples et, singulièrement, leurs dirigeants, sont dépassés par une évolution trop rapide, dont ils ont perdu le contrôle.

D'où, en tous les hauts lieux politiques de ce monde, une cascade de décisions contradictoires, dont chacune annule la précédente, une incohérence générale qui n'épargne aucun pays - à commencer par ceux qu'il est convenu d'appeler les «grands».

A la veille d'une ère prodigieuse qui va, peut-être, voir se réaliser le plus audacieux des rêves humains: la projection de l'Homme hors des espaces terrestres, une confusion sans nom et sans mesure courbe les peuples dans des luttes vaines, dont les objectifs s'évanouissent avant même que d'être atteinte.

Jamais mieux qu'en ces dernières semaines, ne s'est illustrée avec une évidence aussi aveuglante cette totale incapacité des Etats politiques à faire face aux problèmes que pose l'évolution du monde moderne.

Les événements qui viennent de se dérouler au Moyen-Orient, en particulier, ont démontré l'incohérence de la politique occidentale devant le réveil des peuples arabes.

Le Président Eisenhower a peut-être été un grand stratège guerrier: je suis incompetent en la matière pour en juger. Mais, politiquement, sa valeur est voisine de la nullité. Ce qui, entre parenthèses, illustre bien le danger, pour un peuple, de confier son festin à un général sur la seule justification de sa valeur militaire...

Sans idées précises, sans conceptions personnelles, le président des Etats-Unis subit successivement les influences contradictoires de ses conseillers civils et militaires. Aussi, la politique américaine bascule-t-elle sans cesse de la conciliation préconisée par Stassen et les diplomates «mous», au durcissement, animé par Dulles et les militaires. D'où la marche zig-zaguante de la diplomatie yanke.

Ainsi s'explique le spectaculaire débarquement des «marines» au Liban. Alors que, depuis de semaines, les Etats-Unis restaient sourds aux appels réitérés du Président Chamoun, incapable de maîtriser la plus drôle des révolutions, brusquement affolé par l'effondrement soudain de la monarchie irakienne (1), Eisenhower, cédant aux injonction des «durs», déclenche le système d'alerte et met toutes les forces américaines sur le pied de guerre pour jeter dix mille soldats sur les plages libanaises. Puis, s'apercevant trop tard que ni la Russie, ni même la *République Arabe Unie* ne sont pour rien dans la chute d'un régime de corruption et de pourriture vomie par tout le peuple irakien, l'Amérique cherche désespérément à se sortir de ce guêpier sans trop perdre la face.

(1) Que les Services Secrets de Renseignements américains avaient été les seuls à ne pas prévoir!

Après avoir agité les foudres guerrières et dépensé quelques milliards en pure perte, le Président envoie son commis voyageur en *Bons Offices* à Bagdad pour assurer de la parfaite considération américaine les révolutionnaires irakiens que, la veille encore, les services officiels de la Maison Blanche qualifiaient d'assassins et d'agents stipendiés de Moscou. Puis, de Bagdad, Murphy se rend au Caire où l'envoyé spécial de la puissante Amérique doit se résigner à épousseter durant vingt-quatre heures les tapis de l'antichambre présidentielle du petit colonel Nasser!

Mais si l'Occident démocratique - et pas seulement les Etats-Unis - sans cesse dépassé par les événements, toujours en retard d'une décision ou d'une réforme, vacille ainsi entre deux politiques contradictoires, l'U.R.S.S. totalitaire ne montre pas beaucoup plus d'assurance dans cette marche incertaine sur les lisières de l'abîme.

L'inénarrable et granguignolesque échange de messages, rebondissant comme des balles de ping-pong entre Londres, Paris, Washington et Moscou, en est la preuve. Comme en est la preuve le voyage inopiné de Khrouchtchev à Pékin, à l'issue duquel la Russie fit brusquement volte-face, Mao-Tse-Toung ayant sans doute signifié à son interlocuteur que la Chine entendait jouer désormais dans le ciel communiste le rôle de planète à part entière et non plus celui de simple satellite.

Encore mal assuré sur son siège dictatorial, le successeur de Staline a dû renoncer à une Conférence au sommet d'où la Chine serait absente. De sorte que la montagne épistolaire a accouché d'une souris appelée *Assemblée Générale Extraordinaire des Nations Unies*.

Assemblée où le bloc arabe, en présentant une motion adoptée à l'unanimité, a renvoyé dos à dos les deux «*grands*». Ainsi, Nasser est-il, une fois de plus, le seul bénéficiaire de la rivalité rasso-américaine au Moyen-Orient. Son prestige s'en est accru d'autant et il faut bien reconnaître qu'au milieu de la confusion générale, sa politique, dite du neutralisme actif, soit la seule qui présente un peu de cohésion et de continuité.

Mais rien ne sera réglé pour autant. Un instant apaisée au Moyen-Orient, la fièvre remonte déjà en Extrême-Orient, où nationalistes et communistes chinois échangent leurs obus sous les yeux inquiets et perplexes de Moscou et de Washington.

Rien ne sera réglé tant que les deux grands colosses resteront face à face, animés par un même et opposé désir d'hégémonie mondiale. Et il est dérisoire d'entendre proclamer le droit des peuples à leur indépendance, aussi bien dans la bouche d'un Eisenhower, dont les dix mille soldats débarqués au Liban avaient pour mission initiale d'écraser par les armes la révolution irakienne, que dans la bouche d'un Khrouchtchev, dont le masque grimaçant de fausse bonhomie est encore barbouillé du sang des insurgés hongrois.

Au sein d'une telle rivalité impérialiste, toute coexistence pacifique est illusoire. Tout au plus, la crainte du désastre irrémédiable que causerait un conflit planétaire pourra-t-elle contenir les ambitions conquérantes dans le cadre mouvant d'une guerre «*froide*» généralisée ou de guerres «*chaudes*» localisées.

Mais rien ne sera réglé tant qu'un grand pays, accomplissant sa révolution et ouvrant une voie nouvelle vers le socialisme, ne renversera pas le cours de l'Histoire en polarisant autour de lui les confuses aspirations et les sourdes révoltes des peuples las de ce duel insensé où se consomment vainement et follement les richesses de ce monde.

Maurice FAYOLLE.
